

ERIC GERMAIN

LE MAÎTRE DES SPARTAKOS



Eric Germain

Le Maître des Spartakos

© Eric Germain, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6318-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Toulouse 19 Octobre 2004

Le hall d'entrée de l'immeuble, situé à quelques hectomètres du campus du Mirail, est aussi accueillant que les oubliettes de la Bastille. Une odeur de cuisine mêlée à celle du cannabis et du moisi imprègne l'atmosphère. Les murs décrépis sont ornés de tags, les boîtes aux lettres défoncées, et une bonne moitié des néons a rendu l'âme.

Un jeune étudiant, la gorge nouée, commence à gravir les marches le menant à un appartement du huitième étage. Deux garçons un peu plus âgés l'escortent. Ils mesurent environ dix centimètres de plus, leurs cheveux hirsutes et leur regard sombre donnent à leur visage un air aussi sympathique qu'une pique de frelon.

L'ascension de l'escalier paraît interminable au jeune homme qui fait partie du contingent d'étudiants affluant chaque année dans les universités de la ville rose. À chaque fois qu'il franchit un palier, ses oreilles sont assaillies par les bruits quotidiens des habitants de l'immeuble. Parmi lesquels on peut noter : une dispute entre deux voisins au troisième étage, une mère de famille qui ordonne à ses fils d'aller se coucher, un téléviseur dont le son poussé au maximum diffuse un match de football au quatrième, ou bien encore une partie de jambes en l'air au septième (le septième étage qui pour l'occasion se transforme en septième ciel).

Arrivé à destination, l'étudiant sent la tension monter d'un cran. Il manque de s'étouffer en avalant sa salive, au moment où l'un de ses « accompagnateurs » frappe à la première porte, située à gauche de l'escalier.

Les trois jeunes hommes pénètrent dans l'appartement, après qu'une fille d'une vingtaine d'années, aux cheveux coiffés de tresses blondes, leur ait ouvert la porte. Tous échangent de brèves salutations puis, la jeune fille invite ses trois visiteurs à la suivre dans un couloir obscur, dénué de tout ornement.

« Des millions d'individus meurent de faim aux quatre coins de la planète, et

pas seulement dans les pays sous-développés. Alors que notre monde regorge de richesses. » Clamait une voix à la fois suave et inquiétante. Une voix qui semblait sortir de nulle part, mais qui était pourtant toute proche.

La jeune fille, indique à ses visiteurs une pièce située au fond du couloir, d'où émane la mystérieuse voix et se retire. C'est un endroit éclairé par une lumière tamisée et des bougies disposées sur une commode. Le mur est orné d'une affiche sur laquelle on peut voir un A cerclé. Il y a également une bannière divisée en diagonale, composée d'une partie rouge et d'une partie noire. Elle ressemble vaguement au drapeau de la Papouasie Nouvelle-Guinée, auquel on aurait retiré les étoiles blanches (représentant la Croix du Sud) et le Paradisier jaune qui le parent habituellement. Il s'agit probablement d'une chambre que l'occupant des lieux a transformé en une sorte de local, afin d'organiser des réunions privées avec des amis partageant la même idéologie. L'étudiant observait avec attention chaque détail de ce décor intrigant.

« Il faut mettre en valeur la satisfaction du besoin de chacun et non le surplus et le bénéfice de quelques uns au détriment de tous. Il est nécessaire d'établir un nouvel ordre social juste et émancipateur en abolissant l'Etat et le capitalisme. » Poursuit la voix.

Ce discours plaisait bien au jeune homme qui se reconnaissait à cent pour cent dans les paroles de la mystérieuse voix.

« Mes frères, souvenez-vous de ce que disait Trotsky : « *Si le capitalisme est incapable de satisfaire les revendications qui surgissent des maux qu'il a lui-même engendré, qu'il périclisse !* »

Des rumeurs d'approbations venaient saluer cette citation.

En franchissant le seuil de la pièce, le jeunot aperçut une demi-douzaine d'hommes. L'un d'eux semblait capter toutes les attentions. Il fit un petit geste de la main, invitant l'étudiant à le rejoindre. Se sentant observé de toutes parts, ce dernier n'en mène pas large.

— Sois le bienvenu, fait le personnage mystérieux en le transperçant de son regard intense.

Le jeune homme se contentait d'un hochement de tête en guise de réponse. De plus, il ressentait une sorte de décharge électrique à chaque fois qu'il croisait le regard de cet être inquiétant et fascinant. Bizarrement, l'appréhension qu'il éprouvait jusqu'alors semblait se dissiper. En se regardant, l'un et l'autre comprirent que quelque chose de fort et d'indescriptible allait les rapprocher. Aussi bien sur le plan idéologique que philosophique.

— Dans quelques années, l'Europe et le reste du Monde ne seront qu'un vaste théâtre de révoltes et d'insurrections, prophétise l'individu. Es-tu prêt à marcher avec nous ?

— Oui, je suis prêt, affirme le jeune homme.

CHAPITRE 1

Couffolens, près de Carcassonne, 17 ans plus tard.

Le soleil se lève sur la campagne audoise, illuminant les arbres jaunissant par cette belle matinée automnale. Les bois ressemblent à un tableau impressionniste, peint aux couleurs de la nature. La rosée couvre les prés dans lesquels gambadent des cerfs, dont le brame commence à se faire entendre. L'astre du jour brille de mille feux ce lundi matin (comme il faut bien que ce soit lundi une fois par semaine). Par ailleurs, cela fait presque une semaine que l'on n'a pas vu le moindre nuage. Mais qu'importe, le soleil, on s'y habitue à la longue.

C'est le genre de jour où il ne se passe rien d'extraordinaire, où les occupations professionnelles reprennent leurs droits après un week-end d'activités sportives et culturelles.

Les enfants retrouvent le chemin l'école, pendant que leurs parents retournent au boulot (pour ceux qui en ont un), gagnent durement leur vie, et supportent les sarcasmes d'un patron plus ou moins compétent.

Sur la route reliant Limoux à Carcassonne, deux ouvriers d'une entreprise de BTP venaient de quitter leur dépôt, afin de se rendre sur un chantier à proximité de la commune de Couffoulens. Aujourd'hui, ils doivent construire les fondations d'une maison. Les ouvriers du BTP sont d'une certaine manière les témoins privilégiés de l'urbanisation foisonnante qui peu à peu dévore les espaces naturels. Les témoins de l'étalement urbain, cette extension des villes au détriment d'un espace rural. Les témoins des risques engendrés pour l'environnement tel que la pollution atmosphérique ou la pollution des eaux, mais aussi la fragilisation des sols et le pillage des ressources naturelles. Alors que la Méditerranée toute proche, comme la plupart des mers et océans du globe, tend à se vider de ses poissons et à se remplir d'ordures.

La protection de l'environnement, l'emploi, le pouvoir d'achat des ménages, tous les sujets récurrents qui ressortent lors de chaque campagne présidentielle.

À six mois des élections, les discussions et les débats animés, commencent à enflammer les médias. Depuis cinq ans, les inégalités sociales ne cessent de croître dans le pays. Les manifestations se multiplient et la colère se fait sentir au sein du peuple.

Pierre, ouvrier du bâtiment approchant la soixantaine, venait de signer son troisième divorce. Il se rappelait de cette citation de sa grand-mère « les malheurs arrivent toujours par trois. » L'expression prenait tout son sens quand il se remémorait à quel point les relations avec ses ex-épouses furent tumultueuses. En y réfléchissant, avec un peu de recul, il se disait qu'à chaque fois qu'il avait signé un contrat de mariage, c'était comme s'il avait conclu un pacte avec le diable.

De plus, Pierre ne cessait de ruminer sa frustration dès qu'il pensait aux sommes colossales que son patron investissait pour rénover sa propre demeure, effectuer des petits travaux insignifiants, voire superflus. Mettre autant d'argent dans des futilités, Pierre trouvait cela choquant et parfaitement injustifié.

— As-tu remarqué à quel point les hommes sont pressés lorsqu'il s'agit de réaliser des choses futiles ? Dès qu'un magnat veut se faire bâtir une villa à Saint-Tropez, c'est le branle-bas de combat, la mobilisation générale de toutes les entreprises de la côte d'azur afin que le chantier soit terminé en un temps record, déplore-t-il.

— Je suis bien d'accord, en revanche, lorsqu'on entreprend de restaurer le réseau routier ou ferroviaire dans les campagnes reculées de notre pays, les travaux avancent beaucoup plus péniblement, constate son collègue.

Pierre est accompagné de Jean-Cyril, son jeune collègue. Ce dernier a pour rituel d'ingurgiter, dès l'aube, une quantité impressionnante de soda à l'orange. De temps en temps il exhale un rot qui provoque le dégoût de Pierre.

— T'es un gros porc. Je me demande comment tu fais pour avaler un truc pareil à sept heures du matin. Tu ne pourrais pas boire un café comme tout le monde.

— Peut-être, mais j'ai besoin de ça pour me mettre en forme. De plus, mon corps ne tolère pas la caféine.

La radio du camion crachote des messages publicitaires et surtout les avis plutôt divergents des politologues et des économistes au sujet des prochaines élections.

— Encore six mois avant les élections présidentielles, lâche Pierre désabusé.

— Ils n'ont pas fini de nous casser les oreilles avec ces politiciens qui prétendent servir leur pays alors qu'ils ne servent que leurs propres intérêts et s'estiment au dessus des lois.

— Je suis écœuré de constater que nos hommes politiques soient incapables de voir la souffrance de la population. Il faut vraiment que les choses changent dans ce pays.

— C'est une certitude. Mais malheureusement, on voit beaucoup de partis politiques se lancer dans des campagnes électorales, en parlant de changement sans avoir de projet concret. Personnellement, cela me donne froid dans le dos, se désole le jeune ouvrier.

Alors qu'il ne reste plus que quelques kilomètres avant Couffoulens, Pierre enclenche le clignotant et range le camion sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Jean-Cyril inquiet.

— J'ai besoin de soulager ma vessie.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non. Tu verras quand tu auras mon âge.

— Bon OK, puisque c'est comme ça, je t'accompagne.

Les deux hommes descendent du camion et s'en éloignent de quelques mètres. À cet endroit, un amas de détritrus, canettes de bière et soda, bouteilles en verre et en plastique, auxquelles il faut ajouter tout un tas de papiers divers, de bâches et de sacs poubelle sont dispersés sur le sol.

La vue de cet affligeant spectacle a pour effet de choquer les deux ouvriers.

— Quelle horreur ! s'indigne Jean-Cyril

— Comme tu dis...et il y a des gens qui sont encore surpris par le fait qu'il

arrive des catastrophes naturelles.

— C'est clair.

En urinant, Jean-Cyril lâche un pet qui provoque le dégoût de son collègue.

— Les gens sont vraiment dégueulasses, poursuit le jeune ouvrier, moi par exemple, je bois du soda à longueur de journée. Par conséquent, je rote comme un cochon, mais j'ai le mérite de ne pas balancer mes ordures n'importe où. De plus, je prends la peine de trier mes déchets...

Soudain, Pierre cesse d'écouter les propos de Jean-Cyril. La voix de son jeune collègue ne semble plus qu'un lointain murmure. Ses yeux s'écarquillent, sa bouche s'entrouvre, sa figure blêmit. Et pour cause, le vent du sud qui souffle sur l'Aude ce matin a légèrement soulevé le morceau de bâche sur lequel les deux hommes urinent, laissant apparaître un visage blafard que la vie avait déserté.

— Jean-Cyril on a un problème, bredouille Pierre.

— Quel genre de problème ?

— On est en train de pisser sur un macchabée.